

Benoît Melançon, *Le niveau baisse ! [et autres idées reçues sur la langue]*, Montréal, Del Busso éditeur, 2015, 118 p.

Bauvarie Mounga

Numéro 40-41, automne 2015, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1043711ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1043711ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mounga, B. (2015). Compte rendu de [Benoît Melançon, *Le niveau baisse ! [et autres idées reçues sur la langue]*, Montréal, Del Busso éditeur, 2015, 118 p.] *Francophonies d'Amérique*, (40-41), 275–278. <https://doi.org/10.7202/1043711ar>

l'occupation de poète qui n'est pas, ici du moins, reléguée au seul monde masculin. Després s'approprie pleinement l'être-poète, son savoir-faire, son savoir-dire.

On découvre dans ce recueil une poésie d'écrivaines romancières, de chanteuses, de femmes moins connues qui nous viennent d'une autre époque et d'incontournables poétesses acadiennes. Il y a des poèmes qui évoquent la foi (Joséphine Duguay, Athela Cyr); le féminisme (Angèle Arsenault); les mots avec leurs provenances (Antonine Maillet); la dépossession linguistique : « comment veux-tu qu'une femme incapable de se souvenir si le mot autel (hôtel) est masculin ou féminin soit capable de se sauver elle-même? » (Dyane Léger, p. 167); l'écriture : « j'écris ma féminité » (Martine L. Jacquot, p. 173); l'exil et l'autodestruction : « l'homme est piège inventé par l'homme nul autre être ne porte autant de destruction » (Brigitte Harrison, p. 200); la quête identitaire : « la brume a point de saisons [...] sans identité c'est point la brume qui sait qui ce qu'elle est pis ça l'inquiète point [...] » (Georgette LeBlanc, p. 202).

C'est en somme une anthologie qui refuse de laisser dans l'oubli la poésie de femmes qui, elles, écrivent non pas parce qu'elles sont femmes ni même parce qu'elles s'en moquent, mais parce qu'elles ont le courage de se dire et d'écrire sur l'aspect polymorphe de leur existence.

Isabelle LeBlanc
Université de Moncton

Benoît Melançon, *Le niveau baisse! [et autres idées reçues sur la langue]*, Montréal, Del Busso éditeur, 2015, 118 p.

Le français est l'une des langues officielles du Canada et il est notamment parlé au Québec. Toutefois, son statut fait débat depuis de nombreux siècles, car les francophones sont minoritaires au Canada, et le français côtoie quotidiennement l'anglais, qui est une langue puissante et menaçante. C'est dans cette perspective que Benoît Melançon explore, dans son ouvrage, les idées reçues en matière de langue française au Québec, particulièrement la question de la baisse de qualité de la langue.

Pour ce qui est du niveau de qualité actuel de la langue française au Québec, Melançon déclare qu'il n'est pas si préoccupant. Il pense qu'il ne faut pas être si défaitiste. Et pour vraiment mesurer le niveau de maîtrise de la langue, il faudrait non seulement comparer des

données, mais aussi le faire pour des situations sociales similaires. À ce sujet, à bien des égards, l'expression s'est améliorée. Par exemple, par le passé, la maîtrise de la langue était le monopole des classes sociales aisées et le résultat de l'instruction scolaire. La situation a changé avec la démocratisation de l'éducation et son caractère obligatoire. En outre, selon le discours médiatique et le discours commun, le parler des jeunes est l'un des domaines qui reflète assez bien la baisse du niveau de langue, plus particulièrement dans les réseaux sociaux. Cependant, il faut éviter de généraliser, car certains jeunes savent faire la part des choses entre une conversation entre amis et un devoir de classe, par exemple. Melançon se demande également à qui attribuer la responsabilité de la baisse des habiletés linguistiques. L'école est montrée du doigt par les médias. Néanmoins, l'auteur pense que la situation est un peu plus compliquée, car on n'apprend pas sa langue à l'école, mais à la maison.

L'un des clichés que Melançon examine dans son ouvrage est l'assertion selon laquelle les Québécois parlent le québécois ; en d'autres termes, la langue que parlent les Québécois ne serait qu'une variété régionale du français. Pour mettre en rapport le français québécois et le français pratiqué en France, Melançon s'appuie sur *Le vif désir* (2005), un ouvrage de Marie-Éva de Villers dans lequel elle analyse le lexique de deux quotidiens : *Le Devoir* (québécois) et *Le Monde* (français). Il y a surtout entre les deux variétés de français des différences de vocabulaire. Au Québec, on note l'emploi de mots archaïques (*barrer la porte* pour *verrouiller la porte*), de vocables créés, inconnus ailleurs pour désigner des réalités locales (*poudrerie* pour *neige poussée par le vent pendant qu'elle tombe*). Des mots sont également employés pour éviter d'avoir recours aux anglicismes (*courriel* pour *e-mail*). La féminisation des titres de fonction y est aussi fortement recommandée (*auteure, madame la première ministre*). Par ailleurs, l'accent est différent entre les locuteurs de France et ceux du Québec. Mais il n'y a pas un accent québécois, il y a plusieurs accents en fonction des régions, des générations, des niveaux de scolarisation, des situations de communication. Sans doute à cause de toutes ces différences, le français québécois serait, pour les francophones d'ailleurs, une version *archaïque* du français. Pour Melançon, il est assez clair que, si les différences semblent si grandes entre les variétés du français, « c'est peut-être que le français est particulièrement centralisé, contrairement à d'autres langues parlées dans plusieurs pays et continents, principalement les langues coloniales d'Europe » (p. 53).

L'un des *a priori* linguistiques auxquels les Québécois font aussi face est la pureté de la langue française, surtout parce qu'ils vivent au contact de la langue anglaise. Pour ne pas se laisser tenter par la langue anglaise, deux principales solutions sont envisageables, selon Melançon. La première consiste à fuir comme la peste les anglicismes. La seconde est de créer au Québec le vocabulaire approprié s'il n'existe pas en français. Pour ce qui est des anglicismes, ils sont combattus par les Québécois depuis au moins 1840, selon l'auteur. Cette bataille est très importante, car les anglicismes sont plus redoutés par les Québécois que par les Français. L'emploi des anglicismes en France est souvent une forme de snobisme. De fait, les Français ne se sentent pas menacés par l'anglais. Beaucoup d'anglicismes sont intégrés au système phonologique de la langue et on les prononce souvent comme s'il s'agissait de mots français. En revanche, au Québec, les locuteurs prononcent plusieurs anglicismes en utilisant le système phonologique de l'anglais. Dans cette optique, ceux-ci ne sont pas seulement des emprunts lexicaux, mais aussi des emprunts phonétiques. C'est pourquoi Melançon déclare que, « voisins de centaines de millions d'anglophones, les Québécois craignent que leur langue ne soit effacée au profit de l'anglais » (p. 79). L'une des raisons pour lesquelles les Québécois pensent que l'anglais arrive facilement à supplanter le français est que son apprentissage est facile. L'anglais serait ainsi une langue simple et le français, une langue complexe. Melançon dément ce préjugé et montre que l'apprentissage de l'anglais n'est pas une sinécure. À en croire l'auteur, « pour l'instant, le commerce extérieur le plus puissant est celui des États-Unis, et c'est pourquoi leur langue domine le monde » (p. 91). Ce n'est donc pas que l'anglais est une langue accessible au premier venu.

Bien parler, c'est se respecter : c'est une assertion que Melançon bat en brèche. En effet, le registre soutenu est nécessaire, mais il n'est pas indispensable dans toutes les situations. Le registre familier a également sa place, tout dépend des contextes. Melançon s'attaque, en outre, à une autre idée reçue, celle qui consiste à affirmer que de nouveaux mots font leur entrée chaque année dans le dictionnaire. L'auteur soutient ainsi que le dictionnaire accueille certes de nouveaux mots tous les ans, mais ce que l'on oublie de mentionner, c'est qu'il y a également des mots qui en sont retirés parce qu'ils tombent en désuétude.

Dans cet ouvrage, Melançon s'interroge sur le devenir de la langue française avec détachement et humour. Le texte est très agréable à lire et

accessible à tous, tout en s'appuyant sur des recherches importantes qui lui confèrent un caractère scientifique rigoureux. Ce livre s'adresse aux étudiants en linguistique, aux Québécois et à toute personne désireuse de connaître le statut de la langue française au Québec.

Bauvarie Mounga
Université de Genève (Suisse)

Sandrine Hallion, Bertrand Nayet et Charles Leblanc (dir.), *Voix, portraits de douze auteurs*, Winnipeg, Éditions du Blé, 2015, 344 p.

Ce recueil d'entretiens vise juste et rejoint l'ambition affichée, dès le titre, celle de faire entendre les voix singulières de douze auteurs. C'est d'ailleurs par un plan rapproché en noir et blanc des différents auteurs que débute chacun des entretiens, véritables portraits d'auteurs. La structure ciselée de l'ouvrage est simple, mais efficace. Ainsi on découvre, dans la préface, que les auteurs retenus ont tous pris part à l'aventure entreprise par les Éditions du Blé depuis maintenant plus de quarante ans.

Les entretiens sont orientés aussi bien sur l'écriture et sur les textes, repris d'ailleurs en fin d'ouvrage, que sur les auteurs eux-mêmes, et cela à l'aide de questions et de jeux littéraires récurrents. Ce parti pris est judicieux dans la mesure où il donne du corps à l'ouvrage en montrant, à travers une variété de dialogues et d'interlocuteurs, la diversité de ces voix. C'est une des grandes forces de l'ouvrage, car le procédé permet au lecteur de faire, sur certaines questions, des recoupements entre auteurs tout en découvrant la singularité de chaque voix. Au gré des entretiens, le rapport au français et à l'anglais (mais pas seulement), les représentations de la figure de l'écrivain ou encore le rapport à l'écriture varient considérablement d'un auteur à l'autre.

Permettre, à travers de tels entretiens, le développement d'un discours sur la littérature ouvre une porte supplémentaire pour mieux connaître un auteur et surtout son approche de la création. C'est aussi une rare occasion de confronter des conceptions littéraires variées et de mettre en valeur certains enjeux actuels de la littérature.

Au fil des questions et des réponses, nous sommes amenés à mieux connaître les moteurs de l'écriture et la place qu'occupe celle-ci dans la vie des auteurs. On découvre aussi, avec leurs perspectives (leurs parcours et leurs souvenirs), la place et la fonction qu'occupe ou devrait occuper